

Laurent Hassid

Une géopolitique de la Slovénie

Préface de Barthélémy Courmont

ISBN : 979-10-97042-85-1

*En couverture : à proximité de Rateče près du tripoint
entre la Slovénie, l'Autriche et l'Italie.*

« Dépôt légal Juin 2021 »

©La Route de la Soie - Editions

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Préface

L'intérêt pour la géopolitique est avant toute chose une curiosité, une découverte, un engagement et même dans de nombreux cas, une plongée dans l'inconnu. En ce sens, il converge souvent avec l'objet de cet intérêt : la géopolitique. Si cette observation pourrait être étendue à une multitude de lieux et de sujets qu'explore cette discipline, c'est en particulier le cas dans les exemples des constructions nationales que les transformations et rééquilibres géopolitiques nous imposèrent depuis la fin de la Guerre froide. C'est la naissance de nouveaux pays, parfois une renaissance, parfois non ; c'est le vent du changement, avec les espoirs et les incertitudes qu'il porte ; c'est d'une certaine manière cette irrésistible envie, pour le spectateur, d'être au bon endroit et au bon moment, pour assister au début de quelque chose et se sentir, malgré soi, un peu impliqué dans ce processus.

Au début des années 1990, les changements géopolitiques les plus spectaculaires depuis la décolonisation frappèrent aux portes de l'Europe, et même en son cœur. Avec l'éclatement du bloc de l'Est, c'est une nouvelle grammaire des relations inter-européennes qui s'imposait, sans que les dirigeants des pays européens, et moins encore les sociétés, y soient véritablement préparés. Et pourtant une génération, celle qui entrait dans l'âge adulte, la mienne, fut aux premières loges de ces changements, consciente qu'il s'agissait là de l'opportunité de façonner son propre avenir. L'envie de découvrir l'autre côté, de voir à quoi ressemblait ce monde si loin et si proche à la fois, de constater s'il était, finalement, si différent du nôtre : comment résister au désir de prendre son sac à dos et d'aller participer à cet événement déjà à l'époque présenté comme historique. On imagine difficilement un jeune parisien de 16 ou 17 ans resté chez lui en août 1944, quand la rue appelait ceux qui voulaient construire un meilleur avenir. C'est un peu la même chose au tournant des années 1990, quand l'Europe « de l'Est » –

dont nous ne tarderons pas, les uns et les autres, à découvrir les multiples facettes – s’ouvrirait enfin aux audacieux. Nous laissons derrière nous toute une éducation basée sur la peur de l’autre côté, sur la crainte de voir déferler les forces de l’Armée rouge et ses hordes de combattants assoiffés de sang. Des barbares. Après tout, l’autre est toujours un barbare, en particulier quand on le connaît mal et sur lequel s’exprime tous les fantasmes. Et les fantasmes, la Guerre froide s’en est nourrie pendant des décennies. Mais le changement ne s’arrêtait pas aux scènes de joie autour d’un mur enfin tombé, et des retrouvailles fraternelles entre Européens. C’est ainsi que, très vite, nous prenions la mesure des complexités nées de ces changements, et de lignes de fracture auxquelles nous n’avions pas pensé, et pour lesquelles même les experts autoproclamés semblaient assez désarmés. La balkanisation s’imposait rapidement comme la face sombre de l’ouverture de l’Est, et avec elle une nouvelle manière de penser le rapport à l’Europe, à la nation, à l’identité.

J’étais étudiant en terminale en 1991. Je me souviens qu’il y avait, dans ma classe, deux « Yougos » depuis déjà deux ou trois ans. Nés en France, ils conservaient une attache avec leurs origines qu’ils portaient avec fierté, ce qui développait naturellement une forme de complicité entre eux. Puis est venu le moment où la Yougoslavie ne signifiait plus rien, pour eux surtout. Et le reste de la classe apprit qu’aux Yougos qui nous étaient familiers, s’étaient subtilisés un Serbe et un Croate. Rapidement, leur complicité devint une rivalité, certes légère et surtout caractérisée par des moqueries, mais qui n’en masquait cependant pas moins une profonde rupture. D’ailleurs, seraient-ils restés amis, quelques mois plus tard seulement, quand Dubrovnik était la cible des tirs serbes, et quand la guerre s’installait, durablement, dans ce pays dans lequel ils aimaient passer leurs vacances et désormais n’existait plus. Je ne le pense pas. Les conflits s’exportent toujours au-delà des frontières et font des anciens amis les nouveaux adversaires.

J'étais étudiant en terminale, *a priori* plutôt bon élève, mais les cours ne m'intéressaient pas. Ils ne m'intéressaient plus. Je voulais passer mon temps à suivre une actualité sans cesse en mouvement, à me documenter sur cet autre côté si mystérieux qui s'ouvrait enfin à nous. Je rêvais de ces combattants de la liberté qui, deux ans après Tian Anmen et la terrible désillusion chez ceux qui comme moi suivaient ce combat, triomphaient enfin à quelques centaines de kilomètres seulement de mon domicile. Je rêvais de toucher du doigt ce que l'actualité nous offrait alors, et de sentir l'air de ces gens qui étaient encore hier nos ennemis, et que nous pouvions enfin découvrir. Le reste ne m'intéressait pas beaucoup. D'ailleurs, en cette année 1991, je ratais mon bac, mais sans que cela ne m'affecte d'une quelconque manière. Que représente une année de plus à attendre pour rejoindre les bancs de la fac, quand, tout autour de soi, c'est le monde qui est en train de changer, quand la guerre du Golfe marque l'avènement d'un « nouvel ordre mondial », quand le putsch manqué des généraux soviétiques précipite la disparition de l'Union soviétique, quand l'Allemagne se réunifie, quand l'Europe se prend enfin à rêver d'un destin commun ? L'important n'était pas, à mes yeux, dans mes cours et mes diplômes, mais bien ailleurs, dans l'évasion et la découverte de l'Est. C'est ainsi que, début juillet 1991, à dix-sept ans, je m'embarquais avec deux amis dans ce qui fut mon premier voyage « d'adulte », c'est-à-dire sur des sentiers que je décidais moi-même de tracer. Munis d'une carte Interrail, ce Graal des amoureux du train et des aventures en Europe, nous partions cap à l'Est. Découverte de Berlin (ou plutôt des deux Berlin à l'époque, malgré l'ouverture du mur), bien sûr, de Prague (qui était encore, pour quelques mois, capitale de la Tchécoslovaquie), de Budapest... Ce voyage sera d'ailleurs le premier d'une longue série de périples qui, pendant une décennie, me permettront de mieux explorer l'Europe dans les détails, tout autant que de construire ma conscience de géopoliticien obsédé par le terrain et l'observation. Petit à petit, en prenant le temps. D'ailleurs, nous choisissons délibérément de ne pas pousser plus loin vers l'Est, vers la

Pologne, la Roumanie, la Bulgarie, laissant ces destinations au prochain voyage – ce que nous ferons d'ailleurs. Plus tard, j'aborderais partiellement ces aventures en les mettant en parallèle avec un autre périple européen, plus contemporain, dans un petit ouvrage, *Avant Eden. Sur les routes d'Europe et d'Asie*. Comme quoi ces périples peuvent marquer durablement des existences.

La question d'aller voir de plus près la Yougoslavie, qui n'était pas encore précédée du préfixe ex-, se posait. Quelques semaines seulement avant notre départ, les premiers affrontements avaient éclaté, avec en toile de fond, la déclaration d'indépendance de la Croatie et de la Slovénie. Si je connaissais la Croatie grâce à mon camarade de classe, la Slovénie m'était totalement inconnue. Comme elle l'était sans doute à une large majorité des Français à cette époque. D'ailleurs, ce pays n'avait jamais existé en tant qu'entité indépendante, sortait notamment d'une très longue période de rattachement à l'Autriche et était, depuis la fin de la Première guerre mondiale, intégrée à la Fédération de Yougoslavie. Ce nom, Slovénie, était nouveau pour tous ceux qui n'étaient pas familiers de l'histoire de l'Europe centrale et/ou de la Yougoslavie. Et puis j'avais de toute façon promis à mes parents de ne pas mettre le cap sur la Yougoslavie, ce pays déchiré dont l'actualité était très inquiétante. Mais à dix-sept ans, par esprit de rébellion autant que par manque de maturité, on écoute peu ce type de recommandation, surtout quand l'objet de ce voyage est de partir à l'aventure. L'idée d'aller voir de près ce pays m'habitait, mais j'estimais que cela était de toute façon difficile, voire impossible. Après plusieurs étapes en Europe centrale, nous transitionnons ainsi par Vienne avec en tête le cap sur l'Italie.

C'est là, dans la gare de Vienne, que le déclic se produisit. Deux trains de nuit quittaient la capitale autrichienne à peu près à la même heure. L'un pour Venise, que nous avions prévu de prendre, et un autre pour Zagreb. J'étais si surpris de voir un train en direction de la Croatie que j'interpellais un contrôleur, lui

demandant si nous étions autorisés, avec notre carte Interrail, à prendre ce train. Il hésita un instant, sans doute surpris de voir que des jeunes souhaitaient se rendre dans cet endroit (il n'y avait d'ailleurs personne sur le quai), puis répondit par un laconique « oui ». Ne me restait qu'à convaincre mes deux compagnons de voyage, au départ très sceptiques, mais que je finissais de rassurer en leur montrant un petit groupe de personnes qui, à l'autre bout du quai, semblait prêt à monter à bord. C'est ainsi que, bravant l'interdit et la promesse faite à nos parents, nous embarquions dans un train quasiment vide qui nous conduisit vers Zagreb, nouvelle capitale d'un pays en guerre. Le reste est une autre histoire. Ce que j'ignorais cependant, et apprendrais bien plus tard, c'est qu'en prenant ce train, puis le suivant, reliant Zagreb à Venise, nous traversâmes un autre pays dans lequel nous n'avons pas fait d'arrêt, la Slovénie. Le hasard a ainsi fait que, en juillet 1991, et sans vraiment le réaliser, je franchissais à quatre reprises – deux entrées et deux sorties – les postes frontaliers de ce pays qui venait de déclarer son indépendance, et que je ne visiterais que deux ans plus tard, en 1993. Au passage, il faut avoir franchi les frontières européennes au début des années 1990, avant Schengen et l'intégration des anciens pays du bloc communiste, pour savoir à quel point c'était, en soi, une petite aventure agrémentée de douaniers zélés ou corrompus, selon les cas, et de contrôles inopinés au milieu de la nuit par des soldats lourdement équipés. C'est d'ailleurs ce que je retiens de ce premier passage en Slovénie.

Cette petite histoire, simple et insolite à la fois – je ne dois pas être le seul *backpacker* un peu intrépide à être allé dans cette région pendant l'été 1991, mais la liste est cependant sans doute assez courte – est un peu celle de la Slovénie et du regard que lui portent les enfants de l'Occident dont je fais partie. Un regard au départ un peu vague, et surtout pas très intéressé, focalisé sur les pays voisins, la Croatie notamment. Comme si ce qui se passait dans ce prolongement méridional des Alpes aux paysages

bucoliques n'était que secondaire. Comme s'il ne s'agissait que d'un pays « accessoire », un de ces nombreux États indépendants d'Europe que les Européens eux-mêmes ont souvent du mal à situer sur une carte, et que les non-Européens confondent généralement avec la Slovaquie – on se souvient notamment de George W. Bush lors de sa première tournée européenne en 2001... Mais après tout, nombreux sont ceux qui confondent Taiwan et Thaïlande, ou encore Australie et Autriche. Les Slovènes ne doivent donc pas se sentir insultés. Et puis on parle désormais de ce petit pays coincé entre les mondes slave, latin et germanique, où est même née une first Lady américaine (Melania Trump) et qui produit des prodiges du cyclisme.

La Slovénie n'est cependant pas cantonnée aux pages *people* et sports de l'actualité, même si cela lui permet déjà d'exister. Elle incarne par sa trajectoire la rencontre de nombreuses influences culturelles qui en font un véritable carrefour de l'Europe, les essais infructueux d'une intégration sous la forme d'une fédération hétérogène, les efforts de remise à niveau en vue de rejoindre les institutions européennes – rappelons que la Slovénie fut la première entité ex-yougoslave à intégrer l'UE et la zone Schengen –, ou encore la construction identitaire post-Guerre froide. Pas mal pour un petit pays qui n'existait pas il y a trente ans, et que personne ne connaissait encore récemment. C'est ce pays auquel Laurent Hassid, fin connaisseur de la région et passionné par la Slovénie, qui est ici présenté et, au-delà, des interrogations sur la question de l'identité nationale et sa construction.

Barthélémy Courmont

Enseignant-chercheur et responsable du Master Histoire –
Relations internationales, Université catholique de Lille
Directeur de recherche à l'IRIS, responsable du programme
Asie-Pacifique.

Sommaire

| | |
|--|------------|
| PRÉFACE | 3 |
| SOMMAIRE | 9 |
| AVANT-PROPOS | 11 |
| INTRODUCTION | 15 |
| À l'échelle continentale, un territoire au centre de nombreuses représentations..... | 17 |
| À l'échelle nationale, un territoire entre Alpes et Balkans..... | 20 |
| Un territoire slave et chrétien comme beaucoup d'autres..... | 25 |
| Une histoire sous domination qui n'explique pas l'émergence d'une Slovénie indépendante..... | 27 |
| PREMIÈRE PARTIE : L'UNITÉ D'UNE NATION | 31 |
| CHAPITRE 1 | 33 |
| LA DIFFUSION DE LA LANGUE SLOVÈNE ET L'ÉMERGENCE D'UNE CONSCIENCE NATIONALE | 33 |
| Les acteurs de la diffusion du slovène..... | 34 |
| La cartographie slovène, miroir du développement national..... | 42 |
| Le duel, symbole de la langue slovène à l'épreuve des différentes dominations politiques..... | 50 |
| CHAPITRE 2 | 55 |
| DE LA NATION À L'ÉTAT LE POIDS DES SYMBOLES NATIONAUX | 55 |
| Le mythe des princes de Carantanie..... | 56 |
| Les autres mythes : les comtes de Celje et le peuple victime..... | 60 |
| Des symboles de la nation à ceux de l'État..... | 63 |
| DEUXIÈME PARTIE : LA DIVERSITÉ D'UNE NATION | 69 |
| CHAPITRE 1 : UNE REPRÉSENTATION RÉGIONALE DE LA SLOVÉNIE | 71 |
| Les dialectes, une représentation historique et géographique des régions slovènes..... | 71 |
| Les Slovènes hors de Slovénie ou la mise en valeur d'une diaspora..... | 97 |
| CHAPITRE 2 LE VÉRITABLE ENJEU ETHNIQUE EN SLOVÉNIE : LES POPULATIONS ISSUES DES EX-AUTRES | |
| RÉPUBLIQUES YUGOSLAVES | 101 |
| Le lien nationalité/citoyenneté..... | 101 |
| Les différentes composantes de l'immigration ex-yougoslave..... | 108 |
| Les Histoires différentes des Slovènes et des autres populations issues de l'ex-Yougoslavie..... | 114 |
| TROISIÈME PARTIE | 121 |
| DE L'UNITÉ DE L'INDÉPENDANCE À LA DIVISION D'UNE NATION EUROPÉENNE ... | 121 |
| CHAPITRE 1 : | 123 |
| LA DÉMOCRATIE SLOVÈNE, PRODUIT DE LA DÉSINTÉGRATION YUGOSLAVE | 123 |
| L'unité politique de la Slovénie face à la Fédération yougoslave..... | 124 |

Géopolitique de la Slovénie

| | |
|--|------------|
| 1992-2011 : la stabilité de la Slovénie..... | 134 |
| Depuis 2011 : l'instabilité politique de la Slovénie..... | 153 |
| CHAPITRE 2 : | 169 |
| UN SYSTÈME POLITIQUE EN TRANSITION DÉMOCRATIQUE..... | 169 |
| L'affaire des effacés, l'une « des taches les plus noires de la Slovénie indépendante »..... | 171 |
| La proportionnelle comme mode de scrutin..... | 179 |
| Le fréquent recours au référendum | 186 |
| CHAPITRE 3 | 191 |
| MIGRATIONS ET FRONTIÈRES | 191 |
| Le litige frontalier dans la baie de Piran..... | 192 |
| La Slovénie, sur l'axe des migrations internationales..... | 196 |
| CONCLUSION | 205 |
| BIBLIOGRAPHIE..... | 208 |
| INDEX DES LIEUX | 217 |
| INDEX DES NOMS..... | 221 |

Avant-Propos

Dans un lointain passé, j'avais toujours pensé que la première fois où j'irais en Yougoslavie, ce serait par les montagnes en franchissant l'un de ces cols du sud de l'Autriche, avec d'intimidants lacets. J'en avais même identifié un en particulier : le Würzenpass (*Korensko sedlo* en slovène). À l'époque, ces territoires slaves de l'autre côté de la montagne revêtaient un grand mystère avec des noms paraissant imprononçables, qui en l'absence de Google Maps ou Earth donnaient l'apparence d'une véritable muraille entre les mondes germaniques et slaves. Les Karawanke, pour ne pas les nommer, affichent fièrement leurs pics saillants et ont été choisis pour délimiter ce l'on appelle abusivement une « frontière naturelle ». Comme en Amérique du sud, comme sur les frontières turques qui donnent sur l'Iran ou l'Irak, comme sur les hauteurs d'Israël qui rendent le Liban ou la Syrie inaccessibles ou sur celles de Corée du Sud où se dessine une lointaine Corée du Nord. Mais j'apprendrai plus tard que si les Karawanke forment une limite naturelle, les Slovènes considèrent qu'une partie de leur nation est née des deux côtés de la ligne de crêtes.

Alors adolescent, j'avais longé du côté autrichien ces Karawanke à l'été 1991 lorsque la Yougoslavie commençait à se désintégrer. Comme toute personne absorbée par les frontières, je me demandais ce que l'on pouvait trouver de l'autre côté, *on the other side* comme disent les anglophones. Voir *on the other side* ne se limite pas à une dimension spatiale, activité essentielle du géographe, mais à vouloir comprendre en quoi cette interface procède d'une rupture dans le paysage, dans l'organisation des territoires et dans les systèmes de communication. Petit à petit, l'aspect jouissif de traverser une frontière s'est transformée en objet d'étude. Je me rends bien compte que dire cela, c'est se placer parmi les bénéficiaires de la mondialisation, car la grande

majorité de la population mondiale a bien plus de difficultés à franchir les frontières avec d'autres préoccupations pour survivre.

Tous mes travaux de recherches ont porté sur les frontières. J'avais entamé des études d'histoire et travaillé à Londres sur le *Khyber Pass de 1901 à 1926* dans ce que l'on appelait alors la maîtrise. Ce col situé à 1000 mètres d'altitude était une porte d'entrée fascinante dans les Indes britanniques en provenance d'Afghanistan où se mêlaient de nombreuses rivalités de pouvoirs entre des acteurs aussi puissants que le Royaume-Uni et la Russie et aussi contrariants que certains émirs à Kaboul ou tribus locales dans la passe. Puis, j'avais intégré le DEA (Diplôme d'Etudes Approfondies) de géopolitique à l'université Paris VIII dirigé par Yves Lacoste et Béatrice Giblin après avoir proposé un projet de recherche sur la Slovénie. Il fallait se transformer en géographe. Au cours de l'audition, à peine étais-je assis, qu'Yves Lacoste m'avait proposé de poursuivre les recherches sur l'Afghanistan. Mais je tenais à travailler sur la Slovénie et alors que l'affaire semblait mal engagée, Béatrice Giblin lui fit remarquer que j'étais le seul candidat à avoir présenté une carte dans le dossier de candidature. Il semble que l'argument fit mouche et on me proposa de revenir à la rentrée. Quand les cartes aident... Finalement, après d'autres discussions, j'avais présenté en 2000 un DEA sur *les enjeux frontaliers de l'Istrie slovène* sous la direction d'Yves Lacoste. Nous nous éloignons des sommets, encore qu'à proximité se trouve Trieste, ville fascinante entourée de montagnes, longtemps au parfum de Guerre froide et incluse *manu militari* dans une Italie qui n'en finit plus de s'étaler vers l'est. J'ai continué à Paris VIII en soutenant en 2006 une thèse sur la Slovénie dont le titre était *Nation et État en Slovénie : la question de la citoyenneté* sous la direction de Béatrice Giblin. Ce livre n'existerait sans doute pas sans leur décision de m'avoir retenu et qu'ils en soient ici remerciés. Depuis que je travaille sur la Slovénie, j'ai pris le parti de passer beaucoup de temps sur le terrain, car si aller sur place n'est pas un facteur de qualité du travail, ne pas y aller est

assurément un manque. C'est d'ailleurs une fois là-bas que s'est développée l'idée du sujet, et l'évolution d'évènements peu connus en dehors du pays comme l'affaire des effacés, qui est abordée dans l'ouvrage. Depuis près de vingt ans, j'y ai accumulé un grand nombre de sources de première main (entretiens, photos, récits de visites), dont certains éléments sont mentionnés dans le livre, mais pas tous car l'objectif est ici de s'adresser à un large public.

Ce livre n'existerait pas davantage sans la décision de Sonia Bressler et de Barthélémy Courmont de m'en confier la rédaction pour cette nouvelle collection et sans Pascal Orcier, qui a réalisé les cartes. Merci également à l'Institut de géographie de Ljubljana pour la reproduction des cartes, et en particulier à Primož Pipan.

Il est illusoire de vouloir citer toutes les personnes qui mériteraient de l'être tant elles sont nombreuses et ont à un moment ou un autre apporté un éclairage spécifique. Je profite de l'occasion pour remercier particulièrement Svetlana Slapšak (et son mari, Božidar) dont les longues conversations sont un enrichissement permanent et Matevž Krivic pour tout le temps et l'énergie qu'il a déployés pour rendre compte de ses avancées juridiques dans l'affaire des effacés. À l'université de Ljubljana, les discussions avec Mitja Velikonja sont toujours stimulantes. Je remercie également Živa M. Breclj, Nadia Frangeul, Januška Gostenčnik, Meta Klopčič, Jani Sever, Renata Šolar, et Simona Vončina.

Enfin, merci également à mes parents, inlassables (re)lecteurs et à Racha, pour son soutien quotidien.

La Route de la Soie - Éditions
www.laroutedelasoie-editions.com